

---

# Les rapports entre science et culture et les paradigmes du mouvement des *Annales*

---

Hubert Watelet, professeur  
*Département d'histoire*  
*Université d'Ottawa*

Comme vous le savez, je ne suis ni spécialiste du Québec ni spécialiste de la culture, mais simplement un européeniste qui aime réfléchir au travail que nous faisons en tant que chercheurs. Certains historiens ne semblent pas en éprouver le besoin ; ou pour mieux dire, ils ne cherchent pas comme d'autres à contribuer personnellement à ce genre de réflexion. Chez les premiers comme chez les seconds cependant, on peut retrouver de très grands noms. Qu'il suffise de rappeler ici le contraste entre l'œuvre d'un Henri Pirenne, où l'on ne trouve que quelques pages sur le métier d'historien, et celle de Lucien Febvre, conçue très tôt au contraire comme un combat : le combat pour cette conception de l'histoire et du travail de l'historien qui fut bien sûr celle qui a guidé la fondation des *Annales*, mais qui était essentiellement la même que celle de Pirenne<sup>1</sup>. Tandis que l'historien des *Villes du Moyen Âge* faisait très consciemment de l'histoire-problème – de l'histoire problématique disait Febvre – pratiquement

---

1. Voir la citation en page 233. En 1935, Marc Bloch écrivait que l'œuvre de Pirenne « qui a commencé à écrire il y a près d'un demi-siècle [...] se place, en l'année où nous sommes, à une des pointes extrêmes du progrès historique » (1935 : 678). Febvre, en 1941, aux élèves de l'École normale supérieure, proclamait « Pirenne, le grand historien de notre époque » (1953 : 21). On sait qu'avant de fonder les *Annales* avec Bloch, Febvre avait envisagé d'animer, sous la direction de Pirenne, une revue d'histoire économique d'envergure internationale (1953 : 398).

sans le dire, le cofondateur des *Annales* n'a cessé de militer explicitement pour elle, contre ce qu'il appelait parfois de l'histoire-tapisserie : l'histoire dite événementielle ou historisante (1953 : 41-42, 114-115).

Puis-je ajouter qu'étudiant j'étais fasciné par le sens de la problématique de Febvre et l'exigence critique de ses comptes rendus à ce propos ; mais qu'en même temps j'étais frappé par la difficulté de parvenir à une démonstration rigoureuse en histoire. Il me semblait que l'idéal au fond, c'eût été de concilier le sens de la problématique des *Annales* de Febvre et Bloch et la rigueur que *L'éthique* de Spinoza avait tenté d'atteindre. *L'éthique démontrée selon la méthode géométrique* était en effet ce livre extraordinaire, conçu comme un enchaînement de théorèmes se terminant chaque fois par la formule c.q.f.d. ! Et dans l'école historique française, cette impression de rigueur, c'est dans *l'Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIII<sup>e</sup> siècle* d'Ernest Labrousse, plus que chez Simiand au fond, qu'à l'époque je l'ai particulièrement retrouvée, abstraction faite de toute forme géométrique spinozienne bien entendu<sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit, mon propos se fonde sans doute plus sur ce besoin d'évaluer notre travail de chercheurs que sur un intérêt – pourtant réel – pour la culture comme telle. Mais c'est peut-être ce qui vous permettra de comprendre pourquoi l'ampleur du sujet me donne une impression de vertige : réfléchir sur les paradigmes de la recherche sur la culture, n'est-ce pas se risquer dans un domaine trop étendu ? Jean Cazeneuve rappelait il y a plus de 20 ans qu'à l'époque déjà, les ethnologues avaient recensé quelque 250 définitions de la culture. Et il ajoutait : « Les différentes écoles que l'on peut rattacher aux notions de culture et de fonction sont fort diverses et il n'est guère facile de les classer, car elles sont traversées par des courants qui s'entrecroisent » (1967 : 101-102). D'un autre côté, je crains fort que l'on puisse bientôt en dire autant sur la signification du mot « paradigme » que sur celle du mot « culture » : en examinant les

---

2. Par la suite évidemment, j'ai tenté cette alliance d'une problématique adéquate et de la rigueur, dans mes recherches sur la révolution industrielle dans le bassin de Mons, à la frontière franco-belge actuelle (Watelet, 1980).

réactions à sa *Structure des révolutions scientifiques*, Thomas Kuhn nota combien les critiques étaient unanimes à relever le grand nombre de sens du terme « paradigme » dans son travail. Et il reconnut qu'en toute rigueur Margaret Masterman, notamment, avait pu constater son emploi dans 22 acceptions différentes au moins, allant de la notion de « découverte scientifique véritable » à celle d'un « ensemble caractéristique de croyances et d'idées préconçues »... Même si Kuhn expliqua par la suite que la plupart de ces différences tenaient surtout à des inconsistances de style, on devine ce qu'une telle diversité d'expressions peut provoquer dans l'interprétation et l'influence de son essai (1983 : 238, 247, 1990 : 392).

Il n'est évidemment pas question d'entrer ici dans le dédale de ces ambiguïtés. Pourtant, le thème choisi semble suggérer que l'on peut transposer *mutatis mutandis* dans le domaine des sciences sociales le genre d'analyse auquel Kuhn s'est livré pour les sciences de la nature ou de la vie, ou, du moins, ce thème invite à le faire. Une telle démarche ne va pas de soi cependant, et elle ne paraissait pas aller de soi non plus pour Kuhn lui-même, frappé qu'il était lorsqu'il écrivit son livre par la fréquence des controverses fondamentales opposant les spécialistes des sciences sociales, par rapport à la pratique des physiciens, des chimistes ou des biologistes (1983 : 10-11). De toute façon, il ne saurait être question non plus de tenter d'appliquer ici la perspective kuhnienne – ou une démarche comparable – à plusieurs sciences sociales. On partira plutôt d'une esquisse assez générale des rapports science/culture : elle montrera que ces rapports furent difficiles, conflictuels, et suggérera ce que cela peut signifier pour le thème introductif de ce séminaire. Puis on verra comment l'approche de Kuhn peut éclairer la construction d'un mouvement comme celui des *Annales* et comment le contexte des rapports science/culture intervient dans cet exemple.

Deux mots de clarification auparavant cependant. Kuhn considère finalement que le concept de paradigme a pour lui deux sens : un sens large et un sens restreint. On verra qu'effectivement on peut retenir cette distinction. Le sens large, c'est celui de vision du monde, c'est « tout un ensemble de croyances, de valeurs [...] et de techniques qui sont communes aux membres d'un groupe donné ». On parlera dans ce sens de *paradigme global*. Le sens restreint serait celui

de « découvertes scientifiques [...] qui, pour un temps, fournissent à une communauté de chercheurs des problèmes types et des solutions ». On utilisera dans ce second cas l'expression *paradigme d'orientation* (1983: 238, 11, 1990: 392).

Quant au concept de culture, on le prendra dans le sens le plus large, qui est notamment celui des *Annales* actuelles, et selon lequel « toutes les relations entre les hommes sont d'ordre culturel – même celles que nous qualifions comme « économiques » ou « sociales » » (Bourdieu, Chartier et Darnton, 1985: 87)<sup>3</sup>. Et donc aussi celles qui sont « politiques », même si les *Annales* semblent les oublier.

Reste le problème de l'adhésion aux paradigmes. En sciences dures, pour qu'il y ait paradigme, qu'il soit global ou non, il faut, selon Kuhn, qu'il soit très largement reconnu, en principe tout au moins, par la communauté scientifique ou la discipline en question. Mais outre que Kuhn n'étudie pratiquement pas le temps que peut prendre un paradigme pour obtenir une telle adhésion, on sait que celle-ci ne saurait être comparable en sciences sociales et particulièrement en histoire. On ne tiendra compte, dans le cas du mouvement des *Annales*, que d'une certaine tendance à l'adhésion dans l'historiographie française (Kuhn, 1983: 252-253, 1990: 398-399).

## LES RAPPORTS ENTRE SCIENCE ET CULTURE

Ce premier point vient pratiquement d'être annoncé dans les propositions initiales: les paradigmes, en effet, sont eux-mêmes des phénomènes culturels. Non seulement les paradigmes comme vision du monde, ce qui saute aux yeux, mais également les découvertes et toute l'activité scientifiques. C'est pourquoi Kuhn mit beaucoup de temps à comprendre le contraste entre les vues d'Aristote en biologie ou en politique, qui nous paraissent souvent encore fort pénétrantes, et le grand nombre d'erreurs que semble contenir sa physique, lorsqu'on ignore l'univers aristotélicien (1990: 13-17, 57).

---

3. Bernard Lepetit de son côté, après quelques exemples, conclut: « À vrai dire, l'économique est du culturel, comme le social est de l'économique » (1989: 68).

La physique, comme toute science, s'enracine donc dans une culture. Et pour Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, la physique classique – en gros de Newton à Einstein – fut le produit d'une culture qui restait centrée sur Dieu, un Dieu dont l'univers incarnait naturellement sa sagesse immuable. Et Dieu fut conçu peu à peu comme le Législateur, l'Architecte d'un univers réglé une fois pour toutes, à la manière d'un automate. En un sens, ce suprême horloger pouvait correspondre à la représentation judéo-chrétienne selon laquelle tout avait été réglé en six jours...

Parallèlement pourtant, l'ensemble du monde vivant, incluant les sociétés humaines, ne correspondait pas du tout aux lois immuables de l'univers inanimé. Il se présentait au contraire à l'échelle humaine comme un ample phénomène évolutif. Et celui-ci, jusqu'à la conception darwinienne de la sélection naturelle comme moteur d'un déroulement aveugle tout au moins (1859), avait sauvé des relations plus étroites entre l'homme et Dieu : celles-là même qu'ignorait la physique. Puis, tandis que des mystiques proposaient depuis longtemps de considérer le monde changeant comme une illusion, Einstein se donna pour tâche de démontrer que ce monde n'était qu'illusion. C'est ce qu'il fit notamment lors de sa confrontation avec Bergson, en 1922, en rejetant catégoriquement l'intérêt du temps subjectif – celui de l'homme – qui occupait les philosophes et particulièrement l'auteur de *L'évolution créatrice*. Le seul temps objectif à ses yeux, c'était celui de l'espace-temps, de la relativité (Prigogine et Stengers, 1979 : 14-15, 51-64, 274-275 ; Prigogine, 1988 : 128-132 ; Luria, 1975 : 18-23 ; Kuhn, 1983 : 234 ; Stengers et Schlanger, 1989 : 140-151 ; Morin, 1972 : 11, 1980 : 93).

Une telle évolution engendre ainsi, graduellement, un dualisme difficile, une dichotomie complexe, mal perçue, qui influence fortement la pensée occidentale depuis la formation de la science moderne. Si la science s'est formée dans la culture, ce n'est donc pas sans tension. Or celle-ci existe toujours. Même si Prigogine montre aujourd'hui que, depuis la physique quantique, l'importance étonnante de l'imprévisibilité, des singularités, du rôle du temps, d'une indétermination de fait tout au moins, dans l'univers physico-chimique, tend à résorber l'ancien réductionnisme de la science classique, et donc à combler l'écart entre le monde de la nature, d'une part, et le monde

du vivant et de l'humanité elle-même, d'autre part (Prigogine, 1988 : 133-140; Watelet, 1988 : 143-144, 1982 : 497).

Au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la résistance des Églises et surtout de l'Église catholique exprime clairement cette tension. Celle-ci fut en effet particulièrement vive au temps de l'encyclique *Quanta cura*, du *Syllabus*, du 1<sup>er</sup> Concile du Vatican (1864-1870) et dans les années qui suivirent. Pour les chrétiens cependant, il y eut toujours des « raisons de croire ». Et de ce point de vue, l'œuvre de Teilhard de Chardin et son *Phénomène humain* notamment (1938-1948) représentent un essai de synthèse brillant et tout à fait significatif : une tentative de réconciliation des sciences de la nature avec l'expansion de la vie, l'apparition de l'homme, et avec la foi chrétienne (Stengers et Schlanger, 1989 : 30; Teilhard de Chardin, 1955).

Mais le malaise persiste toujours. En voici simplement deux indices : d'une certaine façon, on peut lire *Les deux cultures* de C.P. Snow (1968) comme la suite de la longue rupture entre la physique, puis la biologie, et les préoccupations qui suscitent peu à peu les sciences humaines et sociales. Pour l'auteur en effet, la dualité qu'il tente de préciser n'est pas simplement d'ordre intellectuel ; elle est, plus exactement, d'ordre anthropologique chez les intellectuels<sup>4</sup>. En ce sens, la confrontation Einstein/Bergson fut un bel exemple de l'écart entre leurs « cultures ». Le second signe est un aboutissement de la perspective de Darwin : c'est la tension ou l'angoisse qu'éprouve Jacques Monod, au terme de son célèbre bilan de biologie contemporaine d'il y a vingt ans : « l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'Univers d'où il a émergé par hasard » (1970 : 225; Prigogine, 1988 : 138; Prigogine et Stengers, 1979 : 190-193; Morin, 1990 : 23, 86). Il est vrai qu'en ce cas il y eut jonction entre « les deux cultures ». Qu'il suffise de mentionner le nom d'Albert Camus, dont Monod propose un extrait dès le début de son livre.

---

4. Prigogine, de son côté, cita notamment Allan Bloom (1987). En même temps, il fit remarquer que l'écart, mal perçu à ses yeux, entre science-technologies d'un côté et culture-société de l'autre continuait de se manifester jusque dans la répartition des séances de la conférence des Nobel à laquelle il participait (Prigogine, 1988 : 132; Prigogine et Stengers, 1979 : 91-113, 36-43).

Pourtant, non seulement la tension et l'instabilité qui se sont développées à partir de l'irruption de la physique classique dans la culture persistent-elles, mais on peut dire qu'elles sont devenues elles-mêmes une caractéristique culturelle.

En bref, la pensée occidentale a dû endurer un écartèlement graduel de l'homme dans l'univers, entre la place d'honneur qu'il y occupait encore dans le contexte chrétien du XVII<sup>e</sup> siècle et une condition que les milieux scientifiques tendirent ensuite à considérer soit comme illusoire ou comme accidentelle. Dans ces conditions, c'est évidemment sous tension que se sont construites les sciences humaines et sociales. C'est pourquoi il était tout à fait pertinent, non seulement du point de vue de la formation de la culture du Québec d'expression française, mais aussi du point de vue des pratiques de la recherche en ce domaine, de concevoir ce séminaire sur la construction de la culture à l'échelle des XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles.

C'est ainsi que l'opposition, la discordance qu'observe Gérard Bouchard entre la culture de milieux populaires et celle des élites ne tient sans doute pas seulement à l'attitude de celles-ci face à l'américanité et à ce qui constitue leur héritage provenant de la France. Jusqu'à un certain point, elle relève également de cet autre héritage de la pensée européenne, puis occidentale, concernant les conceptions antinomiques de la condition humaine et leurs rapports avec ce monde environnant dont l'évolution et la vie tendaient à être considérées comme simple apparence ou résultat du hasard. Bien qu'en Europe comme ici ces questions touchent surtout une élite assez limitée, les tensions qu'elles suscitent restent trop peu connues<sup>5</sup>.

Par ailleurs, il n'est pas étonnant que dans les milieux populaires les ruraux aient été plus ouverts à l'espace nord-américain. Non seulement, en effet, ceux-ci étaient peu sensibles aux considérations intellectuelles des élites, mais ils avaient tout lieu de résister à de telles influences. L'univers des ruraux était précisément celui de la nature environnante. En France, par exemple, un travail d'anthropo-

---

5. Pour le Québec, quelques données sur cette tension dans Chartrand, Duchesne et Gingras (1987: 36-39, 159-182, 201-220, conclusion) et dans Lamonde (1980: 154-186).

logie historique comme celui de Jacques Gélis montre admirablement cette relation culturelle entre les paysans et la nature. Il eût été vain de tenter de les persuader, par exemple, que la vie des plantes et des animaux n'était qu'illusion (Gélis, 1984). À mon sens donc, l'étude de la dualité culture populaire/culture des élites au Québec ne devrait pas négliger ces aspects de la dualité qui résultent de l'insertion conflictuelle de la science dans la culture.

Finalement, admettre que la science fait partie du champ culturel, surtout dans le contexte où elle s'est imposée, c'est reconnaître que la recherche sur la culture, comme toute activité scientifique, comporte une zone aveugle. C'est une part immergée d'iceberg, pour reprendre l'image d'Edgar Morin, qui est forcément mal perçue et dont nous ne pouvons évaluer nettement l'ampleur. Nous commençons seulement à préciser certains aspects majeurs de l'aire d'obscurité qui entoure la formation de la physique classique et l'essor de la biologie, de Darwin à Monod. Il conviendrait de travailler de façon comparable en sciences sociales. C'est donc dire que, de toute façon, il y a dans l'adoption de nos paradigmes de recherche comme dans nos reconstitutions d'ordre culturel une zone obscure qui ne sera élucidée qu'avec le temps (Morin, 1990: 21, 173; Stengers et Schlanger, 1989: 96).

## LES PARADIGMES DE KUHN ET LE MOUVEMENT DES ANNALES

### Le paradigme global initial

Dans le cas des *Annales*, Febvre et Bloch amorcèrent dès le départ – c'est-à-dire avant même de disposer de la revue pour le faire – une nouvelle conception du métier. Ce fut dans la *Revue de synthèse historique* ou ailleurs. On sait bien du reste que *La terre et l'évolution humaine* du premier, qui fut commencée avant la Grande Guerre, est de 1922, et que *Les rois thaumaturges* du second sont de 1923-1924. Cette conception nouvelle, ils la développèrent suffisamment par la suite, et ils eurent assez d'influence sans doute, pour qu'on puisse y voir un *paradigme global*. Il n'y en eut pas d'autre à mon sens depuis lors, quelle que fût l'évolution de la revue et du

mouvement qu'elle représente. C'est d'ailleurs ce que Fernand Braudel laissa entendre près de cinquante ans après la fondation de la revue, dans sa préface à *French Historical Method* de Traian Stoianovich. La construction de ce paradigme ne manque pas d'intérêt. Elle est évidemment révélatrice de la difficulté de préciser les objectifs et les postulats de disciplines centrées sur les phénomènes humains, étant donné le prestige d'une science comme la physique. Celle-ci cependant était alors au début de ses surprises de l'époque quantique. C'est sur ce paradigme global initial qu'on insistera surtout ici, tout en évoquant ensuite quelques paradigmes d'orientation. «The second *Annales* generation», reconnut Braudel pour éviter tout malentendu, à la suite de l'approche du professeur Stoianovich dans *French Historical Method*, «added nothing essential to the lot of ideas put into circulation by the first. None of us newcomers, Charles Morazé, Georges Friedmann, and I, contributed any really new idea or concept to the existing arsenal of theory.» Et Braudel ajouta : «Formulas yes; examples and confirmations yes; but innovations no» (1976: 14)<sup>6</sup>. Ce qui laissait tout de même la porte ouverte à certaines nuances, car la distinction entre les mots «concept» et «formula» n'est pas évidente. On y reviendra à propos des paradigmes d'orientation.

Le paradigme global s'affirme tout d'abord, bien entendu, dans l'histoire-problème. C'est-à-dire la promotion, le «combat» pour une histoire recentrée : davantage centrée sur son objet, la compréhension des hommes en sociétés, dans la complexité du temps, et moins sur son «matériel» (les textes) ou sur ses «méthodes» (la critique historique). Non que cette histoire puisse négliger les textes ou la critique qui avaient permis aux historiens allemands de se hisser au premier rang. Mais l'histoire événementielle que l'Allemagne avait largement suscitée en France, «l'école méthodique» comme on l'appelle

---

6. En centrant son analyse sur le moment où les *Annales* commencent à disposer d'une réelle influence (1946-1972), notamment grâce à la sixième section de l'École pratique des hautes études, Stoianovich méconnaît dans ce livre la construction du paradigme global initial. Il se place au moment de la «modification croissante de la distribution des persuasions professionnelles», dirait Kuhn (1983: 217). Depuis lors cependant, sa position a évolué. Aujourd'hui, il estime qu'un paradigme des *Annales* fut conçu de 1929 à 1968 (Stoianovich, 1988: 11).

aujourd'hui de façon non péjorative, semblait avoir renoncé à être elle-même pour devenir excessivement narrative.

Selon les fondateurs des *Annales*, l'histoire doit également respecter, reconstituer pour les comprendre, l'indétermination, la complexité des phénomènes humains, contre l'esprit de système, l'excès d'abstraction ou la tendance à chosifier les comportements, « les faits sociaux », comme la sociologie durkheimienne tendait à le faire. Elle se veut donc « possibiliste » et, en ce sens, se sent plus apparentée à la géographie humaine vidalienne qu'à la sociologie. De la même manière, on pourrait ajouter qu'elle refuse la simplification qu'implique le « toutes choses égales d'ailleurs » des économistes et des autres spécialistes de sciences sociales qui tentent de les imiter (Febvre, 1953: 4-13, 17, 22-23, 312, 376-386, 394, 422-423; Bloch, 1952: XV, 2-5; Noiriél, 1989: 1435-1444; Bourdé et Martin, 1990: 215-229; Stoianovich, 1976: 39-41; Mann, 1971: 17, 36).

Et puis, plus concrètement, Febvre et Bloch estiment qu'à l'instar de certains changements amorcés en Allemagne, ce renouvellement doit se faire par l'histoire économique et sociale. C'était aussi l'avis de Pirenne depuis longtemps et lui-même travaillait dans ce sens. À cet égard, l'exemple que les fondateurs des *Annales* ont à l'esprit, c'est celui de la *Vierteljahrschrift für Sozial-und Wirtschaftsgeschichte*, qui était née en 1903. Et les *Annales* s'intitulèrent tout d'abord *Annales d'histoire économique et sociale* (Febvre, 1953: 398; Burguière, 1979: 1351; Pirenne, 1897: 53, 1923: 173-174, cité par Mann, 1971: 62-63).

Au total, il s'agit cependant bien d'une histoire qui, comme toutes les disciplines scientifiques, doit penser par problèmes et travailler par hypothèses. Étant donné son objet, cela suppose qu'elle soit sans frontières aux yeux de Febvre (1953: 14, 425), « à la fois élargie et poussée en profondeur », selon l'expression de Bloch (1952: XVII)<sup>7</sup>.

---

7. Les notions d'histoire totale et d'histoire globale sont surtout de Braudel. Elles ont exprimé des intentions et suscité des malentendus, mais elles ne désignent pas des paradigmes. Voir notamment Peter Burke (1990: 113-114).

Pour y parvenir malgré la complexité du réel, l'historien doit s'ouvrir à l'interdisciplinarité et, sans doute à plus long terme, au travail collectif. Non pas l'interdisciplinarité au service d'une unité des sciences sociales, dans l'immédiat en tout cas, mais afin de maîtriser correctement et en historien le problème ou les problèmes abordés. « Sur un même sujet concentrer en faisceau la lumière de plusieurs sciences hétérogènes » (Febvre, 1953: 14), de la même manière que toutes les sources possibles et pas seulement les textes de l'histoire méthodique. Quant au travail individuel, ses jours semblent comptés. « Les temps de l'artisanat, pense Febvre dès 1933, qu'on le veuille ou non, descendent lentement au-dessous de notre horizon » (1953: 14). À terme, dans ses secteurs de pointe tout au moins, la recherche devrait devenir pluridisciplinaire et collective (Febvre, 1953: 14, 32, 334-335, 425-427; Bloch, 1952: 12-14).

Ce qu'on ne relève guère, c'est que tout cela fut bientôt fortifié par une vision d'ensemble, une vision du monde qui devint le postulat de base du nouveau paradigme. Tout comme le directeur de l'*Encyclopédie française* en effet, Bloch était au courant des changements qui étaient en train de se produire en physique:

[...] toute une conception du monde s'effondrait d'un seul coup, écrit Febvre en 1941, toute la construction élaborée par des générations de savants au cours de siècles successifs, d'une représentation du monde abstraite [...] Nos connaissances débordaient brusquement notre raison. Le concret faisait éclater les cadres de l'abstrait. La tentative d'explication du monde par la mécanique newtonienne ou rationnelle se terminait par un échec brutal (Febvre, 1953: 29)<sup>8</sup>.

Et l'on peut enchaîner avec Bloch, qui ajoute peu après dans l'*Apologie*:

Nous sommes donc, désormais, beaucoup mieux préparés à admettre que, pour ne pas s'avérer capable de démonstrations euclidiennes ou d'immuables lois de répétition, une connaissance puisse, néanmoins, prétendre au nom de scientifique. Nous acceptons beaucoup plus

---

8. C'est entre 1933 et 1938, autour de la conception du volume de l'*Encyclopédie française* consacré aux problèmes de la physique moderne, que Febvre dut découvrir l'importance de celle-ci (1965: 04-1).

aisément de faire de la certitude et de l'universalisme une question de degré [...] notre atmosphère mentale n'est plus la même (1952 : XVI)<sup>9</sup>.

À l'inverse, en effet, la génération de Durkheim et Seignobos avait été profondément marquée par l'univers du répétitif et des lois universelles de Newton. Et G.M. Trevelyan, qui l'était tout autant, tout en étant de la génération de Febvre et Bloch, indiquait bien comment cela pouvait amener à réagir de façon négative à propos de l'histoire. Il associait du reste les possibilités de la biologie à ce monde si prestigieux de la physique :

[...] l'étude de l'humanité, écrit-il encore en 1945, ne ressemble pas à l'étude des propriétés physiques des atomes, ni à l'histoire de la vie des animaux. Si vous avez fait une découverte à propos d'un atome, elle vaut pour tous les atomes, et ce qui est vrai de mœurs d'un rouge-gorge est vrai, en gros, de mœurs de tous les rouges-gorges (Trevelyan, 1946 : 14).

« Bien que le monde ne change pas après un changement de paradigme, précise Kuhn, l'homme de science travaille désormais dans un monde différent » (1983 : 170)<sup>10</sup>. C'est bien ce que demandent Febvre et Bloch en formulant, chacun à sa manière, le postulat de base qui fortifie leur conception de l'histoire. Le premier le fait comme si souvent de façon frappante, cherchant à emporter les adhésions : « l'homme, objet d'histoire, fait partie de la nature. Il est pour l'histoire ce qu'est la roche pour le minéralogiste, l'animal pour le biologiste, l'étoile pour l'astro-physicien : quelque chose à expliquer. À faire comprendre » (Febvre, 1953 : 117). Tandis que le second

---

9. Les conceptions des fondateurs des *Annales* n'étaient évidemment pas identiques à tous égards. Voir notamment à ce propos le compte rendu du tome 2 de *La société féodale* de Bloch (Febvre, 1941 : 128-129). Mais Febvre n'a pas retenu ce compte rendu, ni celui du tome 1 qu'il avait donné dans les *Annales* également l'année précédente, dans *Combats*. Il ne les a pas cités non plus dans la « Bibliographie choisie » de ses propres travaux en fin de recueil. Cependant, il les a reproduits dans *Pour une histoire à part entière* (1962a : 415-427). Sur les derniers temps des relations entre ces initiateurs, voir aussi Mastrogregori (1989) et Wessel (1991).

10. Dans sa préface du livre de Stoianovich, Braudel rapporte ce trait – il y en aurait d'autres évidemment – qui indique un changement d'univers : « When I defended my thesis that year (1947), one of the judges suavely said to me : « You are a geographer, let me be a historian » » (1976 : 15).

écrit simplement et avec finesse qu'étant donné « que l'homme se place à la pointe extrême de la nature [...] les faits humains sont entre tous complexes » (Bloch, 1952: 28)<sup>11</sup>.

Et Pirenne, qui était un peu plus jeune que Durkheim et Seignobos? À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'historien belge n'avait évidemment pas la même conception de la physique que Febvre et Bloch. C'était encore celle de la physique classique et non pas celle de la physique quantique. Mais la seconde n'était pas nécessaire pour travailler aussi scientifiquement que possible en histoire. Pas plus en un sens que pour Claude Bernard – que Febvre citait volontiers – en physiologie. Pour Pirenne, l'histoire était susceptible de progresser dans la compréhension de l'évolution humaine. Dès 1897, il l'avait énoncé clairement :

Le problème qui se pose, avait-il dit, c'est de trouver dans l'histoire même son explication, de découvrir empiriquement les causes immanentes qui en déterminent l'évolution [...]

Sans doute, la différence est grande entre l'historien et le physicien. Les mathématiques fournissent à celui-ci un instrument d'une rigueur absolue; les sciences sociales au contraire, encore dans l'enfance et dans le devenir, ne mettent à la disposition de celui-là que des probabilités et des hypothèses. Qu'importe, d'ailleurs, s'il est vrai que l'hypothèse est la condition essentielle de tout progrès scientifique et si, du point de vue nouveau auquel on se place, on voit surgir une foule de questions, s'ouvrir des horizons inconnus et se rajeunir enfin ce sujet inépuisable de l'histoire (1897: 56).

Ayant acquis une large formation à Liège, Leipzig, Berlin et Paris, Pirenne ne semblait pas avoir été fort séduit par les succès de la physique newtonienne. Cependant, il n'en était pas moins soucieux des possibilités de sa discipline. Plus précisément, le cas de Pirenne montre bien qu'il était possible d'avoir une conception du métier très comparable à celle de Febvre et Bloch sans avoir encore les raisons de croire au même postulat. Pirenne ne pouvait entrevoir, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la réintégration de l'homme dans la nature que ce postulat impliquait.

---

11. Sur les deux tempéraments (et les relations entre les deux hommes), voir l'importante préface de Georges Duby (1974: 8-9) à la réédition de *l'Apologie*.

Mais au fond, la situation de Febvre, à l'époque de *La terre et l'évolution humaine*, n'était pas très différente. Or, *La terre* ne se fondait encore que sur quelques novateurs, Bergson, Vidal de la Blache, le biologiste Lucien Cuénot aussi, pour affirmer l'indétermination, le possibilisme, contre tout déterminisme dans le monde vivant: « Des nécessités, nulle part. Des possibilités partout », tranchait-elle. La formulation du postulat de base des fondateurs des *Annales* n'est venue qu'ensuite. Et cela tend à confirmer l'observation de Kuhn selon laquelle l'adoption d'un nouveau paradigme ne relève tout d'abord « que de la foi » (Febvre, 1922: 445-447, 284; Kuhn, 1983: 216).

Par contre, Durkheim, Seignobos, ou plus tard Trevelyan, trop influencés par les prestiges de la physique classique ou par tout ce qui paraissait séparer l'homme, en tant qu'être doté de conscience, de la nature, ne partageaient évidemment pas cette foi nouvelle<sup>12</sup>.

Cette influence de la physique fut certainement moins précise auparavant, à l'époque de certains devanciers du mouvement des *Annales* tels que Michelet, Tocqueville et Marx – bien que chez celui-ci l'influence du positivisme et du scientisme fût déjà très sensible. D'un autre côté, la formation de l'histoire comme discipline par l'exigence de l'érudition – l'apport concernant les sources écrites et leur critique – et par la professionnalisation contribua elle aussi à différencier le temps de ces « précurseurs » de celui de Febvre et Bloch. À certains égards pourtant, les trois hommes furent bien annonceurs du paradigme global des fondateurs des *Annales*. Le rappel de Michelet, fréquent chez Febvre, se retrouve chez Bloch (Febvre, 1953: 452, index; Bloch, 1952: 78; Febvre, 1962b); ce n'est

---

12. Sur la position de Seignobos, voir Mann (1971: 66-67). Il est significatif de voir Jacques Revel, de la direction actuelle des *Annales*, qui cite le livre de Stoianovich en signalant la préface de Braudel, écrire: « on ne posera pas d'emblée l'existence d'un « paradigme » général des *Annales* auquel on ne croit guère ». Général? Non sans doute; le terme n'est pas heureux. Quel sens prendrait-il à côté de l'expression « vision du monde »? Mais Braudel connaissait l'essai de Kuhn, tandis que Revel ne le cite pas. Et Braudel avait bien laissé entendre l'essentiel. Voir Revel (1979: 1362). La position de Revel soulève en réalité un autre problème: celui de l'évolution et de la dilution graduelle du paradigme global initial. Sans pouvoir l'envisager comme tel dans le cadre de cette étude, on reviendra sur le sujet en terminant.

pas par hasard que Febvre, Georges Lefebvre et Braudel rééditent ou se font préfaciers de rééditions d'œuvres de Michelet ou de Tocqueville (Febvre, 1946; Lefebvre, 1952; Braudel, 1978); et l'on sait l'intérêt de Bloch et Febvre pour l'apport de Marx – et aussi leurs réserves au sujet de l'esprit de système qui en résulte (Febvre, 1962c; Duby, 1974: 12-13; Massicotte, 1981: 67-68, 113; Couteau-Bégarie, 1989: 243-245). Un simple trait pour préciser ce moment annonciateur. En 1850, au moment de construire son *Ancien Régime*, Tocqueville l'envisage ainsi: « J'indiquerais les faits, sans doute, et j'en suivrais le fil; mais ma principale affaire ne serait pas de les raconter. J'aurais, surtout, à faire comprendre les principaux, à faire voir les causes diverses qui en sont sorties [...] » (1967a: 13-14). Et dans le livre lui-même, il écrit: « On peut m'opposer sans doute des individus; je parle des classes, elles seules doivent occuper l'histoire » (1967b: 207). Il y eut ainsi à mon sens, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, un moment avant-coureur des *Annales* et du paradigme global du mouvement, qui reste à approfondir. Certes, il ne faudrait pas en exagérer la portée. Il ne s'incarne sans doute que partiellement et seulement chez quelques individualités de premier plan. En fait ce moment fut bref: le scientisme et l'évolution du positivisme rétrécirent peu à peu les horizons de la discipline en formation. Il n'est donc pas question d'un paradigme comme tel à l'époque. Mais le paradigme global des *Annales* ne fut pas entièrement neuf. Il commençait à poindre avant le réductionnisme de l'histoire méthodique<sup>13</sup>.

Ranke lui-même participait moins de ce temps du positivisme restreint en histoire qu'on le dit. Le fameux « *Wie es eigentlich gewesen* », tel qu'on ne cesse de le répéter hors contexte, appartient beaucoup plus à « l'héritage » de l'historien des *Romanischen und germanischen Völker* qu'à celui-ci. Car si Ranke prônait l'impartialité, c'était au service d'une recherche compréhensive qui supposait tout à la fois la sympathie et le sens de l'histoire universelle. Fritz Stern, par exemple, a déjà fait remarquer cela il y a près de quarante ans (1956: 54-62). Ranke du reste tenait Tocqueville en haute estime. Dès 1857, il lui écrivit que *L'Ancien Régime* « a été lu en Allemagne avec

---

13. Sur la notion de précurseur, voir notamment Georges Canguilhem (1983: 20-23).

une admiration générale » (Tocqueville, 1967b: 8)<sup>14</sup>. Febvre cependant n'a pas manqué d'exploiter l'expression « qui a réellement été » de l'historien allemand, afin de discréditer l'histoire événementielle: lors d'un changement de paradigme, en effet, le ton risque fort de devenir plus vif, plus polémique, si la résistance est tenace. Et l'on sait combien l'histoire politique comme telle fut associée à ce discrédit, afin de promouvoir l'histoire économique et sociale (Febvre, 1953: 41; Kuhn, 1983: 209)<sup>15</sup>.

### Les paradigmes d'orientation

C'est donc dans le cadre de l'histoire-problème et de la réinsertion de l'homme dans la nature que se sont construits les *paradigmes d'orientation*. C'est Raymond Boudon qui, cherchant à clarifier le concept kuhnien de paradigme dans son *Idéologie*, propose l'expression « orientation théorique et méthodologique ». Le sous-titre de ce livre, *l'origine des idées reçues*, suggérerait du reste un beau thème de discussion pour un séminaire comme celui-ci. Car du paradigme à l'idée reçue, la distance n'est pas considérable. Mais la formule « orientation théorique ou méthodologique » correspond bien pour l'essentiel au sens restreint du terme « paradigme » chez Kuhn, lorsqu'on tente de l'appliquer aux sciences sociales (Boudon, 1986: 130)<sup>16</sup>. Comme on l'a déjà mentionné, on sera ici beaucoup plus bref: on signalera simplement quelques-unes de ces orientations à titre

---

14. Ranke ajoutait dans cette lettre: *La démocratie en Amérique* « m'avait fait une impression profonde, parce que j'y voyais traitée la principale question de la société moderne avec une parfaite connaissance de cause ».

15. On aurait pu sous-estimer Tocqueville de la même manière, car il écrivit lui aussi: « Mon but a été de faire un tableau qui fût strictement exact. » Il est vrai qu'il n'eut pas l'influence de Ranke sur l'histoire méthodique et que ses sources étaient plus diversifiées (Tocqueville, 1967b: 49). Quant à l'histoire politique, qui reste le parent pauvre des *Annales*, elle souffre encore de l'ampleur de la critique de l'événementiel. Voir notamment Rémond (1988: 7-9). Sur la stratégie conquérante de la direction des *Annales*, voir Couteau-Bégarie (1989).

16. Ailleurs Boudon propose aussi l'équivalence du terme « principe » avec celui de « paradigme »; celle-ci correspond plutôt au sens large du concept de Kuhn (1983: 307). Kuhn, lui, parle de matrices disciplinaires, plutôt que de paradigmes d'orientation.

d'exemples, bien qu'il y ait beaucoup à dire à leur sujet. Et il ne s'agira bien sûr que d'approches ayant obtenu une réelle adhésion, pendant un certain temps et dans l'entourage des *Annales* tout au moins, l'essentiel étant d'indiquer qu'effectivement on peut retrouver, dans la construction d'un mouvement comme celui de cette revue, la distinction entre les deux types de paradigmes de Kuhn.

L'un des premiers paradigmes d'orientation fut, à partir des années 1930, la conception d'une histoire économique conjoncturelle, avec ses différents mouvements de prix, depuis le *trend* séculaire jusqu'au mouvement saisonnier éventuellement, et avec ses phases A et B du Kondratieff. Il y eut en effet dans ce domaine un type d'approche qui se forma lentement dans le sillage d'Ernest Labrousse et de François Simiand. En 1932-1933, à l'époque du *Salaire* de Simiand et de *l'Esquisse* de Labrousse, les *Annales* naissaient à peine. Puis ce fut la Seconde Guerre mondiale<sup>17</sup>. Si bien que c'est tout en s'affirmant que ce courant se dédoubla – dans les études rurales de la France d'Ancien Régime en particulier, et sous l'influence de Fernand Braudel et aussi de Pierre Chaunu – dans le diptyque structure/conjoncture d'une histoire économique et sociale (Pomian, 1978; Braudel, 1969b). Mais ensuite, au tournant des années 1960-1970, la conception conjoncturelle de l'évolution économique fut sérieusement remise en question, autour d'un article retentissant de Maurice Lévy-Leboyer (1970) concernant le XIX<sup>e</sup> siècle. En soulignant comme il le fit l'importance des structures économiques par rapport à l'approche conjoncturelle encore considérée comme « normale » – comme solidement fondée sur des acquis scientifiques antérieurs, dirait Kuhn –, Lévy-Leboyer fut dans ce champ l'un des promoteurs d'un changement de paradigme (Kuhn, 1983: 30).

D'un autre côté, à la suite des travaux pionniers de Bloch et Febvre se constitua peu à peu, à l'arrière-plan pendant un temps de l'histoire économique et sociale, une histoire des mentalités. Conçue tout d'abord comme psychologie historique (Mandrou, 1970), cette

---

17. On se limitera dorénavant à une bibliographie très sélective. Dans le cas de Simiand et Labrousse, voir Lefebvre (1937); cet article a été publié la même année dans les *Annales*.

orientation faiblit ensuite dans une certaine mesure. On ne manqua pas d'en souligner les difficultés, les écueils, tandis que surgissait une « anthropologie historique » et que disparaissaient Philippe Ariès et Robert Mandrou en 1984. À l'heure actuelle, il semble qu'autour de Robert Muchembled, notamment, l'histoire des mentalités soit en France à la recherche d'un second souffle<sup>18</sup>. Mais comme paradigme, ce courant fut moins précis, plus ambigu que l'histoire conjoncturelle par exemple.

Entre temps, il y eut évidemment l'impressionnante démonstration de ce qu'est la longue durée, qui fut l'un des apports essentiels de Braudel, dès sa *Méditerranée*, avec l'approche structurelle d'ailleurs voisine. À l'époque braudélienne de la revue (1956-1968), cette attention aux permanences, aux temps longs, fut assez vite adoptée, dans le milieu des *Annales*, de l'histoire économique et sociale à l'histoire des mentalités et ensuite à l'histoire culturelle. Sans doute doit-on citer à ce propos certaines œuvres annonciatrices comme *Les rois thaumaturges* de Bloch, *Le problème de l'incroyance* de Febvre ou *l'Esquisse* de Labrousse. Mais il est clair en ce cas que l'apport conceptuel et sa mise en œuvre ne se réduisent pas chez Braudel à de simples formules, comme lui-même parut le dire dans sa préface au livre déjà cité de Stoianovich. Braudel, il est vrai, ne tint pas compte de la distinction tardive de Kuhn entre paradigmes au sens large et paradigmes au sens restreint (Braudel, 1966, 1969c; Bloch, 1983; Labrousse, 1984).

\*

\*   \*

Mais il est temps de conclure. La construction d'un mouvement comme celui des *Annales* témoigne bien de cette tension dans laquelle se trouvait l'histoire – du fait de l'insertion de la science et particulièrement de la physique dans la culture – lorsque cette

---

18. Comparer, par exemple, les articles de Philippe Ariès (1978) et d'André Burguière (1978) sur la difficulté de distinguer clairement les deux domaines. De Robert Muchembled, qui a fondé la revue *Mentalités* en 1988, citons aussi son manuel de 1990, *Société et mentalités dans la France moderne. XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*. Mais dans ce champ on dispose, depuis 1982, d'une autre revue, de caractère plus international : *Mentalities/Mentalités* (Hamilton, Nouvelle-Zélande).

discipline s'affirma comme telle vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. N'est-il pas significatif en effet que le paradigme global du mouvement ait eu d'abord pour objet de rappeler l'objet même de l'histoire? Qu'à force de se faire « méthodique » et « érudite », l'histoire, malgré son ancienneté, était en train de dériver, en croyant devoir s'intéresser à certains types de « faits » et d'« événements » plutôt qu'à la compréhension de l'évolution des hommes eux-mêmes?

Les choses ont certes bien changé depuis l'arrière-plan encore fortement newtonien des historiens de la génération d'un Seignobos. Étant donné les orientations de la mécanique quantique, Febvre et Bloch pressentirent en somme, il y a cinquante ans, certains aspects de cette « nouvelle alliance » que Prigogine et Stengers proposent aujourd'hui entre les sciences dures et les sciences sociales. Or Prigogine voit beaucoup plus loin que la théorie quantique. Découvrant tout particulièrement le rôle du temps et de l'irréversibilité dans l'univers, c'est sur les perspectives montantes d'une véritable « physique des processus irréversibles » qu'il fonde ce rapprochement (Weber, 1988 : 302).

On ne peut dire que celui-ci est réalisé cependant. La tension existe toujours. Lorsqu'Emmanuel Le Roy Ladurie affirma en 1968 qu'en histoire quantitative au moins « l'historien de demain sera programmeur ou qu'il ne sera plus » (1973 : 14), il risqua une prévision utile car il souligna ainsi la nécessité d'une formation<sup>19</sup>. Par contre, quand il déclara l'année suivante qu'à la limite « il n'est d'histoire scientifique que du quantifiable », il souleva un problème d'une autre ampleur (1973 : 22). Certes dès cette époque, les percées de la démographie historique et de l'histoire sérielle notamment – qu'il eût fallu évoquer dans les paradigmes d'orientation – étaient impressionnantes. Mais une telle affirmation n'invitait-elle pas à un nouveau réductionnisme, après celui de l'histoire méthodique? Et n'allait-elle pas à l'encontre du paradigme global initial? Elle n'était guère conciliable en tout cas avec l'idée si juste de Pirenne que l'histoire est un « sujet inépuisable » – Pirenne ne disait d'ailleurs pas cela sans raison, au temps de l'histoire méthodique. Et elle ne s'accordait pas

---

19. Voir toutefois, sur ce point, la remarque de Braudel (1969a : 7).

davantage avec la conception de Febvre d'une histoire sans frontières. Cependant Le Roy Ladurie, tout en se faisant promoteur de l'anthropologie historique, publia comme on sait un *Montaillou* extrêmement qualitatif presque au même moment.

Dès 1959, Braudel indiquait bien le problème fondamental en rappelant que, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, la révolution scientifique n'a vraiment touché que les sciences de la nature, et surtout qu'on se trouve de ce fait dans « un monde boiteux tant que les sciences de l'homme n'auront pas trouvé leur vrai chemin d'efficacité » (1969a : 309-310).

Et les recherches sur la culture ? Où doit-on les situer, comment les situer dans la perspective des paradigmes des *Annales* ? Si on n'en a pratiquement pas parlé jusqu'ici, c'est qu'elles constituent un phénomène distinct, très révélateur de l'évolution du mouvement. La culture faisait évidemment partie de la conception de l'histoire des fondateurs de la revue, mais pas au point d'apparaître de façon précise dans le paradigme global initial, ni dans les paradigmes d'orientation. Le concept de culture n'est pas un concept clé chez Febvre et Bloch, et quand ils l'emploient, c'est pour caractériser la vie de l'esprit d'une région ou d'un groupe social : la langue ; le degré d'instruction ; le partage de certaines conceptions intellectuelles et artistiques, de certaines valeurs morales ou religieuses. C'est en ce sens qu'ils évoquent par exemple la culture du Midi ou la culture bourgeoise (Febvre, 1953 : 178-179 ; Bloch, 1957 : 206)<sup>20</sup>. Cela constitue somme toute encore un certain élargissement, une socialisation de la notion à connotation fortement individuelle de « culture générale » – cet aspect de la formation que Febvre réclamait du reste d'un historien (1953 : 33). Et lorsque les deux hommes font état de l'ensemble des activités, des manifestations de la vie d'un peuple ou d'une région, ils parlent alors de civilisations (Febvre, 1953 : 181 ; Bloch, 1952 : 96). Aujourd'hui, leur conception de la culture paraît donc assez étroite.

Au début de sa direction des *Annales*, Braudel hésite. Il éprouve le besoin de faire l'inventaire d'une série d'emplois significatifs des

---

20. On retrouve le même sens du mot « culture » chez Charles Morazé (1948).

mots « culture » et « civilisation ». Mais il pressent l'importance que pourrait prendre le sens anthropologique du premier terme, qui lui semble en ce cas difficile à distinguer du sens que les fondateurs des *Annales* et lui-même donnent au second (1969a: 255-314). Dans la perspective globale que Braudel s'est efforcé d'atteindre, et où il est resté inimitable, culture et civilisation sont des termes qui prennent peu à peu un sens très voisin et qui révèlent tous deux, dit-il au terme d'une vie de travail, « leur immense extension » (1990: 270)<sup>21</sup>.

On semble avoir oublié ces acceptions larges lorsqu'on s'étonne aujourd'hui du sous-titre de la revue: *Économies. Sociétés. Civilisations*. Le dernier terme n'avait pas le sens d'étages supérieurs, mais bien celui des différentes manifestations, des différents aspects de la vie de groupements humains (Bourdieu, Chartier et Darnton, 1985: 89). Febvre, Bloch ou Braudel parlaient alors de la « vitalité », du « climat », de la « tonalité » propres à ces ensembles, ou encore de leur « identité » (Febvre, 1953: 181, 25-26; Bloch, 1952: 96; Braudel, 1990: 272). Braudel avait pourtant bien indiqué ce sens large puisque les titres de ses livres de 1967 et de 1979 commencent chacun par les mots *Civilisation matérielle...*

C'est qu'au moment où l'auteur de *La Méditerranée* publiait ces grandes œuvres en y donnant un sens tout aussi étendu au mot « culture », un groupe imposant du milieu des *Annales* s'éloignait de l'histoire des mentalités pour privilégier l'anthropologie historique. Si bien que c'est par les mentalités, puis l'anthropologie historique en somme, que l'on eut tendance à rejoindre le « culturel » dans ce milieu. Mais cette évolution fut assez paradoxale.

Au début des années 1960, l'histoire culturelle ne semblait poindre encore que dans le contexte du paradigme d'orientation labrousien et marxisant des trois niveaux, selon lequel la compréhension historique la plus satisfaisante partait de l'économique. De ce paradigme on connaît la formule: « Sur l'économique retarde le

---

21. Dans les années 1960, il fait encore une certaine différence: « Une culture, c'est une civilisation qui n'a pas encore atteint sa maturité, son optimum, ni assuré sa croissance » (Braudel, 1967: 76). Mais cette distinction entre les deux termes risquait évidemment d'entraîner bien des jugements de valeur. Ce que d'autres ensuite ont voulu éviter (Élegoet, 1981).

social et sur le social le mental» (Labrousse, 1962: XI, 1967: 5; Bourdieu, Chartier et Darnton, 1985: 90). Reléguées au troisième niveau de la théorie, les mentalités revendiquaient, il est vrai, une certaine autonomie (Mandrou, 1970: 438). La culture, elle, ne pouvait être ailleurs, mais il est très significatif que la formule parut l'oublier<sup>22</sup>. De ce point de vue, le livre que Robert Mandrou donna à la Nouvelle Clio en 1967 fut très novateur. Il y proposa en effet un diptyque sur l'Ancien Régime socio-économique et l'Ancien Régime socioculturel – dans lequel s'est inscrite la thèse de Gérard Bouchard (1972) – qui intégra les mentalités dans le second volet.

À l'époque cependant, l'arrière-plan marxisant était en désarroi. Il faisait place soit à l'engouement parisien pour le structuralisme, soit à l'attrait du quantitatif. Et les deux tendances correspondaient notamment à un besoin récurrent d'imiter en rigueur les sciences de la nature (Furet, 1982). C'est dans ces circonstances qu'émergea l'intérêt pour l'histoire anthropologique. Celle-ci se développa brusquement à partir des années 1970, au point de paraître englober non seulement le mental, mais aussi le culturel. C'est ainsi qu'il n'y eut pas d'article sur le concept de culture ou sur l'histoire culturelle dans les recueils *Faire de l'histoire* (Le Goff et Nora, 1974) et *La nouvelle histoire* (Le Goff, Chartier et Revel, 1978), ni même dans le *Dictionnaire* de Burguière de 1986<sup>23</sup>.

Or aujourd'hui, le culturel semble lui aussi tout englober, comme on l'a vu dès l'introduction. Chez les anthropologues également du reste: « que l'économique fasse partie intégrante de ce sens ou de cet ordre culturel, c'est ce que nous sommes en train de découvrir », avouait Marc Auger à *Espaces-Temps* en 1986 (Dosse, 1987: 168). L'étonnant, c'est qu'il a fallu tant de temps pour y penser! Car dès le moment où le terme « culture », incluant les traditions, les coutumes, etc., prenait un sens anthropologique sans que l'on éprouve le besoin de le préciser davantage, cet élargissement était inévitable. Et Braudel l'avait bien compris. Il semble donc qu'il a fallu attendre les années

---

22. Même oublié chez Pierre Chaunu encore (1973).

23. Même absence dans l'*Encyclopædia Universalis*, sous le titre « Histoire », de 1968 à 1990.

1980 pour que faiblissent les dernières résistances : pour renoncer totalement à l'ancienne primauté de l'économique. Mais cela signifie qu'en 20 ou 25 ans, le milieu des *Annales* n'a pas seulement renoncé au paradigme labrousien des trois niveaux, mais graduellement aussi à l'un des éléments essentiels du paradigme global initial. Et ce qui remplace l'économique et social des débuts, tout comme celui de l'après-guerre, c'est une « immense extension », pour reprendre l'expression de Braudel. D'ordre anthropologique, culturel ou mental, elle se cherche encore. À l'heure actuelle, elle ne constitue pas, comme telle, un paradigme, à mon sens.

Par contre, c'est par la constitution d'une série de paradigmes dans le champ culturel que la recherche a progressé. Citons-en trois, qui sont bien connus : la dualité culture populaire/culture des élites ; son corollaire religion populaire/religion des clercs ; et l'orientation des recherches sur la culture matérielle. Ce n'est pas le lieu de dissenter longuement sur ces approches dans un texte de portée générale. Rappelons simplement qu'en France, après avoir été admise trop aisément et analysée de façon parfois trop rapide et très tranchée, la double opposition du culturel et du religieux chez les élites et en milieux « populaires » paraît aujourd'hui nettement plus complexe qu'on ne l'avait cru, notamment à cause des simplifications d'ordre social que suppose une telle opposition, de l'interpénétration de trop d'éléments du contraste entre les différents milieux sociaux et de la capacité créatrice de ceux-ci (Chartier, 1983, 1986 ; Bourdieu, Chartier et Darnton, 1985). Comme l'a montré Natalie Davis, entre autres, à propos de la France d'Ancien Régime, l'historien des milieux populaires risque fort d'être tributaire de ses sources, dans la mesure où celles-ci proviennent des élites. Et Davis ajouta qu'il y a sans doute aussi dans tout cela une question de respect pour les traditions populaires, d'autant que ces élites en étaient souvent dépourvues (1979 : chap. 8, 408-410, 1984 : 406-407)<sup>24</sup>. Ce genre de difficultés ne concerne évidemment pas seulement la France. On le retrouve certainement d'une manière ou d'une autre dans l'histoire du Québec. Les recherches sur la culture matérielle contribueront sans doute à

---

24. Dans Natalie Z. Davis (1984), on trouvera des propositions de méthode pour aborder ce genre de problèmes.

clarifier les perspectives car, dans ce domaine, le problème des sources ne se pose pas dans les mêmes termes (Pesez, 1978 ; Croix, 1987). Mais à l'heure actuelle, en France, les approches de type culture populaire/culture des élites, religion populaire/religion des élites, qui s'étaient formées au cours des années 1960, sont ébranlées.

Cette étude a laissé dans l'ombre bien des orientations du milieu des *Annales*. Elle ne prétend donc pas conclure sur le mouvement dans son ensemble. Cependant, si l'on admet notre adaptation de la conception kuhnienne des paradigmes à ce mouvement, on aboutit aux observations suivantes :

1. Bien que le possibilisme de la première génération des *Annales* se soit trouvé fortifié par les découvertes de la physique quantique, et que certaines tendances de la physique actuelle – la physique des processus irréversibles – justifient davantage encore les convictions initiales, cela n'empêche que la tension persiste entre les sciences de la nature et les sciences sociales – l'histoire comprise : malgré tout, depuis les succès de la physique classique, cette tension subsiste dans notre culture.

Dès lors, les risques de dérive des sciences sociales sous l'influence des sciences dures, et de négligence de leur domaine propre, existent toujours. Même en histoire et même dans le milieu des *Annales*<sup>25</sup>. Et cela ne facilite pas la construction de paradigmes de recherche en sciences sociales.

2. En 20 ou 25 ans, de façon mi-stratégique, mi-tâtonnante, on est passé, dans le milieu des *Annales*, d'une orientation selon laquelle l'économique était devenu primordial à une sorte de primauté englobante d'ordre anthropologique, mental et culturel qui reste très ambiguë<sup>26</sup>. Cela implique, d'une part, l'abandon de l'économique et social qui faisait partie du paradigme global initial du mouvement et, d'autre part, une difficulté de conceptualisation dans le cadre de la nouvelle

---

25. Voir aussi Yves Lequin (1986 : 637-638).

26. Voir aussi Burguière (1986b).

globalité multiple. L'incertitude qui en résulte tend à contrarier actuellement les paradigmes d'orientation plus restreints de la recherche dans ce secteur, culture comprise bien entendu.

3. Parallèlement d'ailleurs, certains de ces paradigmes restreints, comme les dualités culture populaire/culture des élites et religion populaire/religion des clercs, sont remis en question – du moins comme paradigmes – à l'heure actuelle.
4. À certains points de vue pourtant, les tendances actuelles du milieu des *Annales* marquent un retour aux conceptions initiales. Car le paradigme labroussien des trois niveaux ne correspondait pas du tout aux vues de Febvre et Bloch sur la compréhension historique. Febvre s'était fortement opposé à ce qu'il appelait « la métaphysique simpliste du maçon » (Febvre, 1953: 20, 25-26, 33; Bloch, 1952: 96). Les fondateurs de la revue prônaient au contraire l'interdépendance des phénomènes, l'idée que tout se tient. C'est bien ce que l'on redit aujourd'hui en découvrant que « l'économique est du culturel, comme le social est de l'économique ».
5. Bien entendu, de telles conclusions ne sont pas nécessairement limitées au milieu des *Annales* mais ce serait sortir du cadre de cette étude que d'en dire plus ici.

## Bibliographie

- Ariès, Philippe (1978), « L'histoire des mentalités », dans Jacques Le Goff, Roger Chartier et Jacques Revel (1978), p. 402-423.
- Bloch, Marc (1935), « Henri Pirenne », *Revue historique*, 176 (juillet-décembre), p. 671-678.
- Bloch, Marc (1952), *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Colin.
- Bloch, Marc (1957), *L'étrange défaite, témoignage écrit en 1940*, Paris, Colin.
- Bloch, Marc (1983) [1924], *Les rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, 3<sup>e</sup> édition avec préface substantielle de J. Le Goff, Paris, Galimard.
- Bloom, Allan (1987), *L'âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*, trad. de l'édition de New York de 1987: *The Closing of the American Mind*, s.l., Guérin littérature.
- Bouchard, Gérard (1972), *Le village immobile. Sennely-en-Sologne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon.
- Boudon, Raymond (1986), *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris, Fayard.
- Bourdieu, Guy, et Hervé Martin (1990), *Les écoles historiques*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Seuil.
- Bourdieu, Pierre, Roger Chartier et Robert Darnton (1985), « Dialogue à propos de l'histoire culturelle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 59 (septembre), p. 86-93.
- Braudel, Fernand (1966) [1949], *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 2<sup>e</sup> édition revue, Paris, Colin, 2 vol.
- Braudel, Fernand (1967), *Civilisation matérielle et capitalisme (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Colin.
- Braudel, Fernand (1969a), *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion.
- Braudel, Fernand (1969b), « Pour une histoire sérielle: Séville et l'Atlantique », dans Braudel (1969a), p. 135-155.
- Braudel, Fernand (1969c), « Histoire et sciences sociales. La longue durée », dans Braudel (1969a), p. 41-83.
- Braudel, Fernand (1976), « Foreword », dans Traian Stoianovich (1976), p. 9-17.
- Braudel, Fernand (1978), « Préface », dans Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, édition de J.-P. Mayer et Luc Monnier, Paris, Gallimard, p. 7-29.
- Braudel, Fernand (1979), *Civilisation matérielle, économie et capitalisme. XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Colin, 3 vol.
- Braudel, Fernand (1990), *Écrits sur l'histoire II*, Paris, Arthaud.
- Burguière, André (1978), « L'anthropologie historique », dans Jacques Le Goff, Roger Chartier et Jacques Revel (1978), p. 37-61.

- Burguière, André (1979), « Histoire d'une histoire: la naissance des *Annales* », *Annales ESC*, 6 (novembre-décembre), p. 1344-1359.
- Burguière, André (dir.) (1986a), *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, PUF.
- Burguière, André (1986b), « Anthropologie historique », dans Burguière (1986a), p. 52-60.
- Burke, Peter (1990), *The French Historical Revolution. The Annales School 1929-89*, Stanford, Stanford University Press.
- Canguilhem, Georges (1983), *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, 5<sup>e</sup> édition, Paris, Vrin.
- Cazeneuve, Jean (1967), *L'ethnologie*, Paris, Larousse.
- Chartier, Roger (1983), « Histoire intellectuelle et histoire des mentalités. Trajectoires et questions », *Revue de synthèse*, 111-112 (juillet-décembre), p. 297-307.
- Chartier, Roger (1986), « Culture populaire », dans André Burguière (1986a), p. 174-179.
- Chartrand, Luc, Raymond Duchesne et Yves Gingras (1987), *Histoire des sciences au Québec*, Montréal, Boréal.
- Chaunu, Pierre (1973), « Un nouveau champ pour l'histoire sérielle: le quantitatif au troisième niveau », dans *Méthodologie de l'histoire et des sciences humaines. Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel*, t. 2, Toulouse, Privat, p. 105-125; reproduit dans Pierre Chaunu, *Histoire quantitative, histoire sérielle*, Paris, Colin (coll. Cahiers des *Annales*), 1978, p. 216-230.
- Couteau-Bégarie, Hervé (1989), *Le phénomène « nouvelle histoire ». Grandeur et décadence de l'École des Annales*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Economica.
- Croix, Alain (1987), « Relations villes-campagnes et inventaires après-décès dans la France de l'Ouest (16<sup>e</sup>-19<sup>e</sup> siècles) », dans François Lebrun et Normand Séguin (dir.), *Sociétés villageoises et rapports villes-campagnes au Québec et dans la France de l'Ouest, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles. Actes du Colloque franco-québécois de Québec, 1985*, Trois-Rivières et Rennes, Centre de recherche en études québécoises et Presses universitaires de Rennes 2, p. 141-150.
- Davis, Natalie Z. (1979), *Les cultures du peuple. Rituels, savoirs, résistances au 16<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier-Montaigne.
- Davis, Natalie Z. (1984), « De la religion populaire aux cultures religieuses », dans Benoît Lacroix et Jean Simard (dir.), *Religion populaire, religion de clercs?*, Québec, IQRC, p. 393-410.
- Dosse, François (1987), *L'histoire en miettes. Des « Annales » à la « nouvelle histoire »*, Paris, La Découverte.
- Duby, Georges (1974), « Préface », dans Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, réédition, Paris, Colin, p. 5-15.
- Élegoet, Louis (1981), *Saint-Méen, vie et déclin d'une civilisation paroissiale dans le Bas-Léon*, Paris, Anthropos.
- Febvre, Lucien (1922), *La terre et l'évolution humaine*, Paris, Albin Michel.
- Febvre, Lucien (1941), compte rendu du t. 2 de *La société féodale* de Marc Bloch, *Annales d'histoire sociale*, III, 1-2 (janvier-juin), p. 125-130.
- Febvre, Lucien (1946), *Michelet 1798-1874*, Genève et Paris, Traits.

- Febvre, Lucien (1953), *Combats pour l'histoire*, Paris, Colin.
- Febvre, Lucien (1962a), *Pour une histoire à part entière*, Paris, SEVPEN.
- Febvre, Lucien (1962b), « Comment Jules Michelet inventa la Renaissance », dans Febvre (1962a), p. 717-729.
- Febvre, Lucien (1962c), « Techniques, sciences et marxisme », dans Febvre (1962a), p. 665-678.
- Febvre, Lucien (1965), « Avant-propos » de *La physique*, t. 2 de *l'Encyclopédie française*, p. 04-1 à 04-5.
- Furet, François (1982), « Les intellectuels français et le structuralisme », dans *L'atelier de l'histoire*, Paris, Flammarion, p. 37-52.
- Gélis, Jacques (1984), *L'arbre et le fruit. La naissance dans l'Occident moderne. XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard.
- Kuhn, Thomas S. (1983), *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion.
- Kuhn, Thomas S. (1990), *La tension essentielle. Tradition et changement dans les sciences*, trad. de l'édition de Chicago de 1977, Paris, Gallimard.
- Labrousse, Ernest (1962) « Préface », dans Georges Dupeux, *Aspects de l'histoire sociale et politique du Loir-et-Cher, 1848-1914*, Paris, Mouton, p. I-XII.
- Labrousse, Ernest (1967), « Introduction » à *L'histoire sociale. Sources et méthodes*, Paris, PUF, p. 1-5.
- Labrousse, Ernest (1984) [1933], *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, réédition, Paris, Archives contemporaines.
- Lamonde, Yvan (1980), *La philosophie et son enseignement au Québec (1665-1920)*, Ville LaSalle, Hurtubise HMH.
- Lefebvre, Georges (1937), « Le mouvement des prix et les origines de la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française*, 14, 4 (juillet-août), p. 289-329; article publié la même année dans les *Annales d'histoire économique et sociale*, 9, 44 (mars), p. 139-170.
- Lefebvre, Georges (1952), « Introduction » à *L'Ancien Régime et la Révolution*, dans Alexis de Tocqueville, *Œuvres complètes*, édition de J.-P. Mayer, t. 2, Paris, Gallimard, p. 9-30.
- Le Goff, Jacques, et Pierre Nora (dir.) (1974), *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, 3 vol.
- Le Goff, Jacques, Roger Chartier et Jacques Revel (dir.) (1978), *La nouvelle histoire*, Paris, Metz.
- Lepetit, Bernard (1989), « Défense et illustration des *Annales* », *L'Histoire*, 128 (décembre), p. 66-68.
- Lequin, Yves (1986), « Sociale (Histoire) », dans André Burguière (1986a), p. 635-642.
- Le Roy Ladurie, Emmanuel (1973), *Le territoire de l'historien*, Paris, Gallimard (coll. Tel).
- Le Roy Ladurie, Emmanuel (1985) [1975], *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Gallimard (coll. Folio).
- Lévy-Leboyer, Maurice (1970), « L'héritage de Simiand : prix, profit et termes d'échange au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue historique*, 243, 1 (janvier-mars), p. 77-120.
- Luria, Salvador E. (1975), *La vie inachevée*, trad. de l'édition de New York de 1973, Paris, Colin.

- Mandrou, Robert (1970), « L'histoire des mentalités », *Encyclopædia Universalis*, 8, p. 436-438; article reproduit dans l'édition de 1984, 9, p. 366-368, et dans celle de 1990, 11, p. 479-481.
- Mandrou, Robert (1987) [1967], *La France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, 4<sup>e</sup> édition augmentée par Monique Cottret, Paris, PUF.
- Mann, Hans-Dieter (1971), *Lucien Febvre. La pensée vivante d'un historien*, Paris, Colin (coll. Cahiers des Annales).
- Massicotte, Guy (1981), *L'histoire problématique. La méthode de Lucien Febvre*, Saint-Hyacinthe et Paris, Édismet et Maloine.
- Mastrogregori, Massimo (1989), « Le manuscrit interrompu: Métier d'historien de Marc Bloch », *Annales ESC*, 1 (janvier-février), p. 147-159.
- Monod, Jacques (1970), *Le hasard et la nécessité. Essai de philosophie naturelle de la biologie moderne*, Paris, Seuil.
- Morazé, Charles (1948), *Trois essais sur histoire et culture*, Paris, Colin (coll. Cahiers des Annales).
- Morin, Edgar (1972), *La méthode*, t. 1: *La nature de la nature*, Paris, Seuil.
- Morin, Edgar (1980), *La méthode*, t. 2: *La vie de la vie*, Paris, Seuil.
- Morin, Edgar (1990), *Science avec conscience*, Paris, Fayard.
- Muchembled, Robert (1990), *Société et mentalités dans la France moderne. XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Colin.
- Noiriel, Gérard (1989), « Pour une approche subjectiviste du social », *Annales ESC*, 6 (novembre-décembre), p. 1435-1459.
- Pesez, Jean-Marie (1978), « Histoire de la culture matérielle », dans Jacques Le Goff, Roger Chartier et Jacques Revel (1978), p. 98-130.
- Pirenne, Henri (1897), « Une polémique historique en Allemagne », *Revue historique*, 64 (mai-août), p. 50-57.
- Pirenne, Henri (1923), « De l'influence allemande sur le mouvement historique contemporain », *Scientia*, 34, p. 173-178.
- Pomian, Krzysztof (1978), « L'histoire des structures », dans Jacques Le Goff, Roger Chartier et Jacques Revel (1978), p. 538-544.
- Prigogine, Ilya (1988), « Science et culture au XX<sup>e</sup> siècle », dans *Promesses et menaces à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Conférence des lauréats du prix Nobel à Paris, 18-21 janvier 1988*, Paris, Odile Jacob.
- Prigogine, Ilya, et Isabelle Stengers (1979), *La nouvelle alliance. Métamorphose de la science*, Paris, Gallimard.
- Rémond, René (dir.) (1988), *Pour une histoire politique*, Paris, Seuil.
- Revel, Jacques (1979), « Histoire et sciences sociales: les paradigmes des Annales », *Annales ESC*, 6 (novembre-décembre), p. 1360-1376.
- Snow, C.P. (1968), *Les deux cultures suivies de Supplément aux deux cultures*, trad. de l'édition de Cambridge de 1963, s.l., Jean-Jacques Pauvert.
- Stengers, Isabelle, et Judith Schlanger (1989), *Les concepts scientifiques. Invention et pouvoir*, Paris, La Découverte, Conseil de l'Europe et Unesco.
- Stern, Fritz (édit.) (c1956), *The Varieties of History from Voltaire to the Present*, Cleveland et New York, The World Publishing Company.

- Stoianovich, Traian (1976), *French Historical Method. The Annales Paradigm*, Ithaca et Londres, Cornell University Press.
- Stoianovich, Traian (1988), « *Annales School* », dans John Cannon et al. (édit.), *The Blackwell Dictionary of Historians*, New York et Oxford, Basil Blackwell, p. 10-12.
- Teilhard de Chardin, Pierre (1955), *Le phénomène humain*, Paris, Seuil.
- Tocqueville, Alexis de (1967a), lettre au comte Louis de Kergolay, longuement citée par J.-P. Mayer dans l'introduction de sa réédition de Tocqueville (1967b), p. 10-15.
- Tocqueville, Alexis de (1967b), *L'Ancien Régime et la Révolution*, édition revue de J.-P. Mayer, avec introduction de lui-même, Paris, Gallimard.
- Trevelyan, George Macauley (1946), *L'histoire et le lecteur*, trad. de l'édition de Cambridge de 1945, Bruxelles, Office de publicité.
- Watelet, Hubert (1980), *Une industrialisation sans développement. Le bassin de Mons et le charbonnage du Grand-Hornu du milieu du XVIII<sup>e</sup> au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, Ottawa et Louvain-la-Neuve, Éditions de l'Université d'Ottawa et Faculté de philosophie et lettres.
- Watelet, Hubert (1982), compte rendu de l'ouvrage de Nicole Gagnon et Jean Hamelin, *L'homme historien. Introduction à la méthodologie de l'histoire*, Saint-Hyacinthe et Paris, Édisem et Maloine, 1979, *Histoire sociale/Social History*, 30 (novembre), p. 495-500.
- Watelet, Hubert (1988), « Et que suggère une comparaison de l'histoire et de la physique? », *Carrefour. Revue de réflexion interdisciplinaire*, 8, 2-9, 1, p. 141-154.
- Weber, Renée (1988), *Dialogue avec des scientifiques et des sages. La quête de l'unité*, Monaco, Éditions du Rocher.
- Wessel, Marleen (1991), « Réflexions pour le lecteur curieux de méthode. Marc Bloch et l'ébauche originelle du *Métier d'historien* », *Genèse. Sciences sociales et histoire*, 3 (mars), p. 154-161.